

# BULLETIN

# AUGUSTE-COMTE

## COMITÉ DE RÉDACTION :

Georges DEHERME  
DIRECTEUR

Alfred DUBUISSON  
ADMINISTRATEUR

Julien PEYROULX  
SÉCRÉTAIRE

## SOMMAIRE :

<b>Le Positivisme actuel :</b> République positive ou démocratie. — La politique positive .....	161
<b>Notre enquête :</b> La gloire d'Auguste Comte. Réponses.....	166
<b>Diffusion, infiltration du positivisme :</b> L'industrie et la guerre. — Positivisme et révolution. — L'humanisme positiviste. — Auguste Comte et la psychologie .....	169
<b>Controverses et disputes :</b> A. Comte et la Société des nations. — Les divagations d'Alain. — Du pouvoir spirituel. — Littérature et positivisme.....	176
<b>Le mouvement positiviste :</b> Les affiches du groupe Auguste-Comte.....	186
<b>Bibliographie positiviste :</b> I. Ouvrages positivistes ou intéressant directement le positivisme. — II. Ouvrages de critique ou de culture générale. — III. Périodiques.....	187
<b>Les livres qui font penser :</b> <i>Pensées d'automne :</i> I. <i>L'Amour, les Femmes ;</i> II. <i>Déclin des illusions démagogiques, la politique,</i> par Achille TOURNIER.....	189
<b>Avis, communications, convocations</b> .....	192
<b>L'intermédiaire</b> .....	192

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

16, RUE SAINT-SÉVERIN, 16

PARIS (V<sup>e</sup>)

Le régime matérialiste de la prétendue propriété littéraire a généralisé la simonie, la prostitution de l'esprit. En asservissant l'intelligence à l'argent et au nombre, ce régime a été un des facteurs de notre anarchie mentale et morale.

Parce qu'il se propose la régénération des opinions et des mœurs, le *Groupe Auguste-Comte* ne connaît donc pas les « droits d'auteur », non plus qu'aucun autre « droit », hormis celui de faire son devoir. *En conséquence il autorise sans condition, il sollicite même la reproduction de tout ce qu'il publiera.*

---

## A NOS LECTEURS, A NOS COLLABORATEURS

---

La rédaction d'un Bulletin documentaire devant être objective, impersonnelle, nous prions nos collaborateurs, qui sont tous nos lecteurs, de s'abstenir de littérature, en résumant le plus possible les notes qu'ils veulent bien nous transmettre.

Nous espérons qu'ils ne se froisseront pas quand nous procéderons nous-mêmes à cette condensation nécessaire. Comme lecteurs, comme positivistes, ils trouveront une ample compensation au petit sacrifice d'auteur que nous leur demandons de consentir.

---

## BULLETIN AUGUSTE-COMTE

---

La collection annuelle se composera d'au moins 320 pages.

ABONNEMENT D'UN AN.....	15 fr.
UNION POSTALE.....	20 —
Le Numéro, sur demande ou à notre librairie franco....	2 —

## LE POSITIVISME ACTUEL

---

### RÉPUBLIQUE POSITIVE OU DÉMOCRATIE.

Étant universel, le positivisme peut être utilisé par des intelligences passionnées comme Brunetière et Maurras pour étayer le catholicisme croulant ou galvaniser le cadavre du principe dynastique ; mais il appert qu'il ne se réalise pleinement que dans le relativisme humain et la sociocratie républicaine.

Animé de ce qui fut, il deviendra l'animateur de ce qui sera. Il ne saurait être seulement le renfort attendu des grandes directions sociales périmées : il en est l'héritier. On reproche volontiers au positivisme d'être une parodie du catholicisme. Il lui ressemble, en effet, comme les premiers chrétiens ressemblaient aux mystes et aux plus sages païens ; il le répète comme les *Sommes* de saint Thomas répètent la philosophie d'Aristote...

Une doctrine organique ne prend pas le contre-pied de ce qui a fait la force d'une idée. Il n'y a que filiation. Les conditions de l'ordre temporel et spirituel ne changent point. Il convient d'y obéir. « Conserver pour améliorer ». Conserver d'abord. Un progressiste qui s'inspire du *Système de politique positive* avec intelligence sera donc un conservateur plus assuré que le pur réactionnaire d'instinct ou de tradition.

Énorme difficulté, certes, au début ! Ce n'est plus de la littérature, un petit jeu d'idées et de sentiments. Il faut comprendre la doctrine régénératrice dans son ensemble. Et combien en sont capables ? Combien acceptent l'effort sans profit matériel ? Nous sommes à une époque d'après appétits qui n'est pas favorable aux exaltations du cœur et aux épanouissements de l'esprit. Présentement, ce n'est que dans la garrulité, le désordre et le mal que nous nous prodiguons.

Il faudra la dure nécessité pour rallier les hommes au bon sens.

Ainsi, les républicains s'avouent désemparés. Les meilleurs recherchent une doctrine qu'ils ne savent pas reconnaître.

Ils confondent république et démocratie. Somme toute, ils ne rejettent vraiment des « rétrogrades » que ce qui est vital. Pour le reste, aux anciens absolutismes, ils en substituent qui sont d'« ignobles mensonges ».

Les journaux ont pu dire de la déclaration adoptée par le récent Congrès radical : « La partie relative à la politique sociale est même empreinte d'une philosophie qu'Auguste Comte ne renierait pas. C'est du positivisme politique. Et ces idées générales sont celles qu'aucun républicain ne pourrait réprover ». — Non. Puisque la « mystification oppressive », l'idéologie délétère des Droits de l'homme et du gouvernement par le nombre ne sont pas renoncées, ce n'est là encore qu'une vague tendance qui s'ignore. Les républicains feront du « positivisme politique » quand ils seront persuadés enfin que la « souveraineté populaire » et tous les « droits individuels » aboutissent à l'absurde en théorie et au chaos sanglant des conflits nationaux et sociaux en pratique. Comme l'égalité c'est la famine et la liberté temporelle la tyrannie, la justice c'est la guerre.

Toute société est une organisation. Elle implique spécialisation, différenciation, intégration, centre de commandement. La démocratie est d'ordre moral. L'opinion publique ne saurait gouverner. Son intervention politique est toujours anarchique. Elle n'est mue alors que par les intérêts particuliers immédiats. Le plus souvent, à travers elle et par elle, c'est l'argent qui règne. Mais, au spirituel, il en va autrement. Car l'ensemble ne réagit puissamment, efficacement sur les parties que par l'opinion publique qui, éclairée, dirigée, modère tous les pouvoirs temporels et, notamment, modifie, redresse, sanctionne le commandement. Il n'est de pouvoirs absolus — et les pires — que dans l'anarchie et avec le parlementarisme et l'élection.

Une République positive reprendra de la Monarchie, en le revivifiant, tout ce qui retient, propulse, subordonne le particulier au général, en un mot tout ce qui administre la chose publique. Ce qui la différenciera essentiellement, c'est qu'elle substituera la sûre hérédité sociocratique à la hasardeuse hérédité dynastique. Les conditions fondamentales de tout

gouvernement sont constantes : unité de direction, indépendance, continuité.

La politique positive ne saurait se réclamer que d'un principe relatif comme celui de l'hérédité sociocratique. C'est pourquoi la République est bien le régime qu'elle institue, et pourquoi aussi le positivisme est la doctrine républicaine.

Duper l'électeur, abrutir le peuple, préparer la réélection par la corruption, piller le budget, livrer l'État, les richesses nationales aux brasseurs d'affaires, à la finance cosmopolite, renverser ou soutenir des ministères pour être ministre aussi, c'est de l'industrie, de la politicaille, tout ce qu'on veut : non de la politique, surtout de la politique républicaine. Il n'est de républicains que positivistes comme il n'est de positivistes désormais que républicains.

Georges DEHERME.

#### LA POLITIQUE POSITIVE.

Les idées politiques du positivisme dérivent naturellement des conceptions sociales d'Auguste Comte et sont étroitement liées à ces dernières.

Comte faisait bon marché de ce que nous nommons les libertés politiques, qui ne sont que des garanties et des moyens mais ne sont et ne peuvent être des fins.

Il a condamné le régime parlementaire, et cette condamnation lui a été inspirée plus par des motifs théoriques que par l'épreuve du parlementarisme sous la monarchie de juillet.

Il voit dans l'opinion favorable à ce régime un préjugé révolutionnaire contre la prépondérance naturelle du pouvoir personnel ; il rejette la distinction du pouvoir exécutif et du pouvoir législatif comme inspirée par une idée toute métaphysique et comme un reflet vicieux de la séparation opérée au moyen âge du pouvoir politique et du pouvoir spirituel.

« Malgré les vaines démarcations tracées par la constitution, dit-il, les Chambres et le pouvoir exécutif se disputeront toujours l'ensemble de l'autorité politique, irrationnellement dispersée entre eux. Tout le passé français ayant été favorable à la prépondérance du pouvoir personnel jusqu'à sa dégénération rétrograde, vers la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, nos préférences actuelles envers les Chambres constituent une anomalie historique qui tend toujours à cesser avec

les inquiétudes de rétrogradation. Outre sa responsabilité seule réelle, le pouvoir personnel présente un caractère mieux adapté à nos besoins par l'esprit pratique qui y prévaut et qui le dispose davantage à abdiquer franchement toute prétention à la suprématie spirituelle. Les assemblées se trouvent au contraire souvent entraînées vers une domination théorique dont elles ne remplissent aucune condition essentielle.

« Le positivisme proclame sans détour la prédilection qu'il a envers le pouvoir personnel dans la plupart de ses conflits avec les Chambres.

« Les philosophes positivistes doivent recommander avec énergie la prépondérance directe du pouvoir personnel et la réduction du pouvoir des Chambres à ses attributions indispensables (purement financières).

« Notre situation républicaine (résultant de ce que le principe d'hérédité monarchique n'a pas joué depuis 1792) doit dissiper la juste défiance qu'inspirait l'esprit rétrograde inhérent à la royauté. Quand le pouvoir personnel aura assez manifesté un vrai caractère progressif, il trouvera l'opinion française fort disposée à diminuer le nombre des membres des deux Chambres et même à borner leurs attributions essentielles au vote périodique de l'impôt.

« Contraires à l'ensemble de notre passé, les institutions parlementaires n'offrent à nos mœurs politiques qu'une vaine imitation d'un régime essentiellement propre à l'Angleterre. » — (*Politique Positive*, tome, I, p. 124 et 125).

Pour Comte, la balance des pouvoirs organisée par le parlementarisme ne peut aboutir qu'à l'impuissance, et les institutions inspirées par la défiance ne peuvent aboutir qu'à l'irresponsabilité; les assemblées sont incapables de bien gouverner, inaptés à exercer le pouvoir politique et ne sauraient produire de véritables hommes d'État, car les forces intellectuelles ne s'ajoutent pas les unes aux autres.

En conséquence, Comte n'admettait qu'une seule Chambre à attributions purement financières, dont la fonction consistait seulement à voter le budget et à contrôler les dépenses, mais non à voter des lois.

Elle devait être élue pour trois ans, à raison de trois députés par département; mais Comte entendait qu'ils fussent élus, l'un par les agriculteurs, l'autre par les commerçants, le troisième par les industriels: il voulait des élections par profession.

Les députés ne devaient pas être rétribués.

Il voulait que pour être électeur, on eût 28 ans d'âge ; les votes devaient être publics, par application de la règle : *vivre au grand jour*, et il admettait le vote par mandataire.

Comte, en résumé, était partisan d'un pouvoir personnel, réunissant en lui les pouvoirs législatif et exécutif.

Mais, de même que Renan était partisan d'un bon tyran, Comte demandait un dictateur progressif, c'est-à-dire un pouvoir personnel qui, tout en maintenant vigoureusement l'ordre public, accordât toute liberté spirituelle ; car, aux yeux de Comte, le caractère rétrograde d'un gouvernement, quelles que soient son étiquette et ses formes, consiste essentiellement dans la domination du pouvoir politique sur le pouvoir spirituel, dans la suppression des libertés de l'esprit, de la liberté de la presse, de la liberté de réunion, et dans la main-mise de l'État sur les esprits et les consciences, c'est-à-dire sur l'enseignement et la religion.

C'est pourquoi Comte demandait que son dictateur progressif supprimât le budget des cultes, le budget de l'enseignement secondaire et supérieur et le budget des Académies.

Il n'admettait l'enseignement de l'État que pour l'École primaire et il était extrêmement hostile aux Académies et aux grandes Écoles, dont il demandait la suppression pure et simple, ne faisant grâce qu'aux Écoles vétérinaires.

Aux écoles spéciales supprimées, à l'enseignement secondaire et supérieur aboli, Comte voulait substituer l'école positiviste.

Ajoutons enfin qu'il était partisan des pensions pour les savants et les artistes.

Contrairement à la métaphysique consacrée dans nos institutions, le positivisme ne place pas dans le peuple la souveraineté intellectuelle, il la met dans la science ; il ne croit pas que la sagesse doive fatalement sortir des consultations électorales et que les majorités aient une aptitude supérieure à l'intelligence ; il trouve que l'élection n'a pas donné de meilleurs résultats que l'hérédité, et il demande que l'on mette en pratique le genre d'élection qu'il a nommé l'hérédité sociocratique, c'est-à-dire le choix du successeur par le prédécesseur.

Julien PEYROULX.

NOTRE ENQUÊTE :

## La Gloire d'Auguste Comte

### RÉPONSES

Il faudrait, pour répondre à votre enquête, une connaissance approfondie de l'histoire des idées au XIX<sup>e</sup> siècle, qui m'apparaît comme un siècle de transition, et il y faudrait encore cette sorte de divination qui permet d'authentifier par avance les mouvements intellectuels de l'ère où nous sommes entrés depuis août 1914. Néanmoins, vous n'aurez pas de peine à obtenir de ceux qui ont appris à penser dans les livres de Charles Maurras des réponses précises. Vous saurez les admettre, encore qu'elles formulent des réserves qui ne pourront satisfaire l'ardent positiviste que vous êtes. Pourquoi, au reste, ne pas donner à votre effort, par le simple jeu de la critique, l'importance et la considération qui lui sont dues ?

Auguste Comte, je vous l'avoue, ne m'est accessible qu'à travers Maurras, et le point essentiel de son œuvre consiste, pour moi, en ce mot, devenu grâce à lui un principe : « l'immense question de l'ordre ». L'homme qui a posé ce principe, à une époque de déliquescence, a droit à l'infini respect des hommes de ce temps qui ont fait le tour des contre-vérités de tous ordres et ont conclu à la nécessité de la stabilité sociale et à la suprématie de l'Intelligence. Il s'en faut, d'ailleurs, que là se borne l'influence comtiste. Voyez la persévérance du grand axiome : « Les vivants sont toujours et de plus en plus gouvernés nécessairement par les morts ». La haute humanité de la doctrine positiviste se révèle ainsi plus puissante que les grandes distinctions des trois états : théologique, métaphysique et positif, dont rien — ou des apparences — ne permet plus de légitimer l'emploi. Il semble bien, en effet, que la partie caduque du positivisme soit précisément celle où n'entre plus je ne sais quelle lointaine

leçon de catéchisme ou le simple examen, conduit par un esprit clair, des conditions normales de la vie de l'homme et des lois qu'on peut tirer de l'Histoire. C'est pourquoi Auguste Comte nous semble avoir fait une confiance un peu excessive à l'avenir, qui devait, — dans son esprit de fondateur d'une religion, — enfanter, sous l'égide du positivisme, une nouvelle humanité. Hélas! Ce n'est pas à cela que nous allons...

*Le fait*, considéré avec le culte d'un fervent positiviste, n'est pas seul, il importe d'en convenir, et il y a autre chose. Que l'homme soit conduit par l'Intelligence et qu'il accepte de n'être jamais l'« esclave » de son cœur, nous l'admettons avec empressement. Mais là ne doit pas se borner l'application de l'homme. La synthèse de la vie sera davantage une constante harmonisation des facultés humaines qu'une subordination qui conduirait au dessèchement et à la mutilation. Quand Barrès parle des « puissances de sentiment », il ne s'attarde pas à bêler avec les romantiques. Il constate, et cela a son importance. A quelles erreurs grossières conduirait la vision perpétuelle et unique du fait?... La diplomatie va-t-elle négliger ces « impondérables » dont parle Renan et qui pèsent d'un poids parfois si lourd dans la balance fragile de notre critique?... Je le sais, la philosophie vit volontiers dans l'Absolu. Et Comte lui-même, séduit par le beau visage de l'Ordre absolu et éternel, vivait ainsi. Hélas! la terre est sous nos pas, et les hommes n'ont pas tous ces beaux et grands désirs.

Que l'influence du Positivisme subsiste, même éteinte la foi en l'homme génial qui le créa, je l'admets volontiers, cette influence étant dûment circonscrite et limitée à la permanence de grands principes, aussi nécessaires à la vérité qu'à la santé des hommes.

Mais il me paraît impossible de voir au delà et d'assigner par anticipation un rôle de premier plan à la doctrine de Comte. Ceux qui l'acceptent aujourd'hui le plus aisément sont ceux qui l'aperçoivent et la touchent à travers Maurras et l'École de *l'Action française*. Ils ne laissent pas, toutefois, de borner leur acquiescement aux parties du système qui ne nuisent pas à leur catholicisme, car ils savent bien que l'Église possède la vérité, qui est *une*, et que les hommes

passeront, les systèmes naîtront et s'écrouleront, les nations deviendront ce que Dieu voudra, tandis que l'Église catholique demeurera inébranlable sur le roc dont saint Pierre est la forme.

Veillez excuser, monsieur et cher confrère, ce langage. Il ne m'échappe point que ces lignes sont incomplètes, mais j'ai dû me limiter moi-même, en dépit de la largeur de votre hospitalité. Croyez bien que les réserves ici faites ne m'empêchent nullement de suivre votre effort avec un intérêt sans cesse renouvelé. Car on sent, à vous lire, une conviction et un amour qui font un singulier contraste avec la pauvre folie et l'aboulie caractérisée de ceux qui vivent autour de nous, curieux du fait divers et amoureux de Carpentier.

Alphonse MORTIER.

---

LE mode qui prévaut encore revient, au fond, à tenter la réorganisation temporelle indépendamment de la spirituelle; c'est-à-dire à construire l'édifice social sans bases intellectuelles et morales. De là résulte, pour satisfaire aux justes exigences populaires, la préférence stérile et subversive accordée aux mesures politiques proprement dites, dont l'efficacité semble immédiate. Au contraire, le positivisme est pareillement conduit à faire prévaloir l'influence paisible et certaine, mais indirecte ou graduelle, du sentiment et de la raison, secondée par une sage opinion publique, sous l'impulsion systématique des vrais philosophes, assistés d'une libre adhésion populaire.

*Auguste Comte*

## DIFFUSION, INFILTRATION DU POSITIVISME

### L'INDUSTRIE ET LA GUERRE.

Les écrits de M. Gabriel Séailles disposent toujours à la méditation. Malheureusement, cette intelligence subtile nous rappelle trop souvent celle de M. Anatole France. Il y a plus de grâce que de force. Pour tout dire, elle ne résiste pas. Elle suit le courant de divagations et d'erreurs. En Russie, Gorki nous montre où conduit cette abdication de l'esprit devant la démagogie.

L'enseignement de M. Gabriel Séailles, ne serait-ce que parce qu'il nous indique ce qu'il ne faut pas penser, ne saurait laisser indifférent. Dans *La Dépêche* de Toulouse, il a publié dernièrement un article sur « l'industrie et la guerre » qu'il convient de citer ici :

« Au XIX<sup>e</sup> siècle, écrit-il, c'est une opinion commune aux socialistes et aux sociologues que l'industrie, par son développement, doit mettre fin aux conflits sanglants des peuples. « Entre l'organisation militaire qui a pour but la déprédation, dit Saint-Simon, et l'organisation industrielle qui a pour but la production, il faut choisir ». A. Comte et Herbert Spencer croient pouvoir conclure de l'étude des faits sociaux que le régime militaire et le régime industriel tendent à s'exclure. En devenant industrielles, les nations cessent d'être belliqueuses.

« La guerre est une forme de la lutte pour la vie. On se bat d'abord pour manger. L'industrie, appliquant à la technique les lois découvertes par la science, donne au travail humain une puissance incomparable. A quoi bon se battre, si le travail assure à tous les subsistances et de plus en plus le bien-être ? »

Il n'y a pas que cela, s'il y a cela d'abord. On se bat pour les idées, les croyances, pour l'amour, pour la gloire...

« En fait, l'industrie n'a pas tué la guerre : elle en a posé des causes nouvelles et elle en a multiplié les forces de destruction. Cette illusion de grands esprits n'a rien qui autorise les sarcasmes triomphants. Ils ont commis l'erreur de prêter à l'humanité leur propre intelligence. *L'homo stupidus* survit dans l'homme, je ne

dis pas raisonnable, mais scientifique, l'*homo stupidus*, avec ses instincts de brute et sa rapacité transformée.»

L'erreur est de Saint-Simon, le véritable inspirateur du matérialisme historique de Karl Marx, elle n'est pas de Comte et de ceux qui l'ont suivi. Notre maître n'attribuait pas au progrès matériel la vertu de déterminer le progrès moral. Il disait, au contraire, qu'on avait trop développé les forces matérielles et qu'il s'agissait maintenant de les régler surtout. La fabrication fébrile des faux-cols ou des épingles à cheveux ne lui représentait nullement le « régime industriel », — ni, d'ailleurs, les découvertes de laboratoire la science et les chemins de fer le progrès.

D'après Comte, le régime industriel implique un ordre spirituel. Alors, toute activité est coordonnée pour le service de l'humanité, et la paix universelle en résulte nécessairement. Pour notre Maître, il n'y avait pas de solution partielle à aucun problème social. C'est donc du travail organisé qu'il attendait la prospérité et non de la ploutocratie ; c'est sur l'ordre et non sur les intentions éloquentes qu'il fondait la paix ; et c'est de l'unité, non des orgueilleuses prétentions à l'infailibilité de la raison individuelle, qu'il espérait l'union universelle.

Il est vrai qu'il a pu croire que l'évolution normale de l'industrie et de la société serait plus rapide. Il ne pouvait supposer l'invraisemblable régression vers la barbarie qu'ont provoquée toutes les idéologies délétères de la métaphysique révolutionnaire. Il pensait que le positivisme, autrement dit la systématisation du bon sens, en viendrait à bout plus aisément. Mais cet optimisme intrépide n'a pas été vraiment une erreur, puisque ce fut sa force, ce qui lui permit d'accomplir toute son œuvre.

#### POSITIVISME ET RÉVOLUTION.

Les esprits les plus sérieux commencent à s'apercevoir que le monde eût pu éviter le Grand Chaos et ses calamités si ses chefs temporels et spirituels avaient reconnu et suivi les directions positivistes. Voici, notamment, ce qu'écrivait le directeur du *Rappel*, M. Edmond du Mesnil, dans son éditorial du 25 septembre :

« Je suis suffisamment teinté de positivisme pour concevoir le développement du progrès dans l'ordre.

« Encore faut-il que toutes les classes de la société s'y prêtent. L'erreur principale de la démocratie française depuis la Révolution, — pour reprendre les mots d'Alfred Capus — est d'avoir négligé l'avis prophétique d'Auguste Comte sur l'incorporation du prolétariat à la société moderne.

« Notre état social s'en est trouvé désaxé : et quand l'évolution nécessaire se trouve contrariée dans son cours, les nuages de la révolution s'assemblent et finissent par crever.

« J'admets l'aimable métaphore d'Alfred Capus. Il faut savoir extraire une élite en bas de l'échelle et la porter au sommet.

« D'accord. C'est de l'inépuisable réservoir des forces populaires que doit jaillir l'élite renouvelée, destinée au sommet.

« Mais considérez de plus près les échelons supérieurs. Ne les voyez-vous pas tous occupés par une classe bornée, dont l'entêtement aveugle s'obstine à empêcher l'ascension de ceux qui battent la semelle en bas ? Ce n'est plus une élite. C'est un ramassis de privilégiés qui — selon le mot profond de Taine — ne justifient plus les privilèges par des services. Ils se contentent de posséder, de jouir. Ils ne dirigent plus : ils digèrent.

« En bas de l'échelle d'Alfred Capus, les éternels repoussés s'impatientent, souffrent, s'aigrissent.

« Ni évolution, ni ascension, ni justice. Il ne reste plus qu'à secouer l'échelle. Le vent de révolution souffle : les justiciers se pressent : tout craque.

« Hé ! là-haut, à qui la faute ? »

#### L'HUMANISME POSITIVISTE.

Irving Babbitt, nous annonce M. Louis J.-A. Mercier dans un article de la *Revue hebdomadaire*, « représente le courant le plus original de la pensée américaine ». Comme le montrent les extraits que nous en donnons, cette « originalité » ne laisse point d'emprunter beaucoup à Auguste Comte. Malheureusement, si l'auteur du *Nouveau Laocoon* et de *Rousseau et le romantisme* adopte certains aperçus et quelques-unes des conclusions morales du positivisme, il est loin d'avoir reconnu les fondements historiques, philosophiques et scientifiques de la doctrine régénératrice. Il semble, d'ailleurs, que « la pensée américaine » n'en soit pas encore là. L'imagination romantique et naturaliste, au sens que lui donne M. Babbitt, joue encore un rôle trop prépon-

dérant aux États-Unis pour que l'esprit positif ne soit pas en attente. Les peuples ont leurs âges, et le cerveau de leurs âges.

Voici donc ce qu'on peut lire dans les pages de *Rousseau et le romantisme* que vient de traduire M. Mercier :

« On peut échapper à l'anarchie de l'imagination par la science ; mais il y a la science et il y a la pseudo-science.

« La vraie science, comme l'humanisme, est en même temps hautement imaginative et hautement critique, elle est le fruit de l'imagination et de l'intelligence. L'imagination perçoit les ressemblances et les analogies mais ne peut percevoir la réalité. Il faut donc que l'intelligence analytique confronte ces ressemblances et ces analogies et discrimine entre elles pour atteindre le réel. Ainsi la science pourrait garder sa place en ne sortant pas de son domaine, en contrôlant les hypothèses de l'imagination par une intelligence qui ne perdrait pas de vue la loi humaine. La science reconnaîtrait ainsi la nécessité de placer les forces nouvelles dues à ses découvertes sous le contrôle de cette loi.

« Or, qu'est-il arrivé ? Depuis Bacon, ce sont les problèmes de la puissance physique, de la vitesse et de l'utilité qui ont attiré le plus l'attention des hommes. Une énorme masse de machines a été accumulée, demandant une concentration intense de l'attention sur les opérations de la loi naturelle. On en est ainsi venu à négliger la loi humaine et, en devenant plus puissant, l'homme est devenu moins sage. On est tombé ainsi dans la fausse science, dans la science qui s'arroge une place au-dessus de l'humanisme et de la religion. Nous avons travaillé avec frénésie à déchiffrer les secrets de la loi naturelle afin de décupler nos forces, mais nous avons négligé d'approfondir la loi humaine et nos forces matérialistes nouvelles deviennent dans nos mains de dangereuses puissances, faute d'être soumises à un contrôle moral.

« Emportés par un enthousiasme enfantin devant les merveilles nouvelles qui sortaient de nos doigts, nous avons oublié que si la nouveauté et la variété suscitent l'émerveillement, la sagesse demande que l'on retrouve l'unité. Il se peut donc que le XIX<sup>e</sup> siècle ait été le plus merveilleux, mais le moins sage des siècles. En a-t-il été plus heureux ? N'est-il pas significatif qu'il soit passé du « Aimez ce que jamais on ne verra deux fois » de Vigny ou « Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel » de Leconte de Lisle ? Et cependant Aristote n'a-t-il pas raison ? N'est-ce pas la fin qui importe le plus, et la fin des fins n'est-elle pas le bonheur ?

« Examinons donc d'où peut nous venir le salut.

« Il pourrait évidemment nous venir d'une renaissance des disciplines traditionnelles, mais, d'une part, les églises elles-mêmes

ont, pour la plupart, succombé au naturalisme... ; d'autre part, la base dogmatique de ces disciplines traditionnelles, pour un très grand nombre, est aujourd'hui difficilement acceptable. Il est à souhaiter que les églises en reviennent à exercer un magistère spirituel, car la religion seule peut enseigner cet esprit d'humilité qui est à la base même de la vie morale et qui constitue le meilleur frein à l'orgueil, source des imaginations vaines.

« Reconnaissons donc sa province à la science, mais opposons-nous à ses usurpations. Elle ne saurait se substituer ni à l'humanisme ni à la religion.

« Reconnaissons d'autre part que l'homme ne peut saisir l'absolu, il ne peut donc se vanter d'atteindre la réalité. Il ne peut donc que se créer des images ou symboles de la réalité, des intuitions d'un élément statique sans lequel aucune civilisation ne saurait avoir de bases. C'est donc, en dernière analyse, de la qualité de l'imagination que dépend le salut de l'humanité. La solution de notre problème ne peut donc se trouver qu'en précisant ce que doit être notre imagination...

« L'utopiste menace perpétuellement la civilisation. L'idéologie de l'imagination romantique, qui ne veut rien savoir des expériences de la race, bien qu'elle s'attaque parfois à des abus réels et bien qu'elle se propose parfois des fins désirables, n'en mène pas moins à l'anarchie, car si les utopistes s'accordent assez facilement sur ce qu'ils veulent détruire, s'attaquant généralement à tout l'ordre social existant, ils ne s'accordent aucunement sur les moyens de reconstruire ou même sur le but à atteindre, car leurs rêves individuels ne coïncident pas. Leurs idéals divergents se projettent ainsi dans le vide du rêve impuissant à créer.

« Pour échapper à cet idéalisme qui n'est qu'une fantasmagorie de l'imagination purement émotive, pour arriver au véritable idéalisme qui prend pour base la réalité de la loi morale, de la loi pour l'homme telle que l'enseigne l'expérience de la race, il n'est pas inutile, nous l'avons déjà reconnu, de recourir à toutes les sources de sagesse y compris le témoignage des religions.

« Nous avons même tendance à croire que l'humanisme ne peut se passer de l'aide de la religion. L'honnête homme perçoit toutes choses, y compris lui-même, selon la loi de la mesure. Il ne se met ni trop au-dessus ni trop au-dessous des autres hommes. Mais sait-il toujours assigner à la nature humaine elle-même sa véritable place, connaît-il suffisamment sa faiblesse et sa dépendance vis-à-vis d'une puissance supérieure? Autrement dit, l'humanisme, sans la religion, peut-il arriver à reconnaître l'obligation de l'humilité?

« Pour être véritablement positiviste, l'humanisme doit donc apprendre de la religion l'humilité, comme la science doit l'appren-

dre pour ne pas être une fausse science. Si l'humanisme n'est pas soutenu par la religion, le décorum de l'honnête homme pourra n'être que l'art de faire de beaux gestes. Si la science s'arroge une place qui ne lui appartient pas, au-dessus de l'humanisme et de la religion, elle deviendra une science séparée de la morale, le pire monstre qui puisse être déchaîné contre la race humaine....

« Avons-nous résolu le problème que nous nous posions? Cette connaissance née de l'imagination disciplinée de l'humaniste positiviste suffira-t-elle pour nous sauver? Il faudrait pour cela que la connaissance et la vertu soient identiques. Socrate et Platon avaient tendance à le croire. Nous ne le croyons plus du tout...

« Aristote considère comme le chrétien que la connaissance ne suffit pas, que la conversion est nécessaire. Il ne croit pas cependant avec le janséniste au coup de foudre de la grâce. Il ne rejette pas la possibilité de conversions subites, mais il conçoit plutôt le progrès moral comme un procédé graduel, une évolution vers le bien par une obéissance de plus en plus intelligente à la loi humaine. Cette loi indique le but à atteindre, mais l'obéissance à la loi exige pour atteindre le but un acte qui, comme tous les actes, a besoin d'être répété pour devenir habituel et inconscient. Alors que le romantique considère naïvement la vertu comme un don gratuit de la nature et, par conséquent, comme un acte spontané, l'humaniste sait qu'elle ne peut être acquise que par l'étude de la loi et par la discipline de l'habitude établie grâce à des actes répétés d'obéissance à la loi.

« Une civilisation n'est dans un certain sens qu'un ensemble de conventions. Il faut évidemment éviter de les fixer à jamais, il faut les modifier progressivement selon les leçons de l'expérience. Il ne faut pas s'opposer aux changements qui élèvent le niveau conventionnel. Par contre, il faut s'opposer rigoureusement à tous ceux qui l'abaisseraient. Et il n'est pas impossible, il n'est même pas difficile de les distinguer. L'énorme masse d'expériences accumulées, aussi bien en Orient qu'en Occident, est là pour nous aider à reconnaître les habitudes qui ont une valeur selon la loi humaine. Ainsi nous pourrions assurer la formation d'un certain nombre de représentants de ce que l'humanité peut produire de meilleur, et ceux-ci, par la force de leur exemple et de leur enseignement, aideront à maintenir la société dans cette obéissance à la loi sans laquelle nous ne saurions nous sauver d'une rechute toujours possible dans la barbarie primitive.

« L'union internationale de tous ceux qui conçoivent la différence entre l'imagination de l'humaniste et celle du romantique, entre la science et la pseudo-science, entre le culte de la spontanéité primitive et celui de la discipline selon l'enseignement des

expériences de la race, s'impose, car, seule, l'opposition concertée de tous ceux qui savent reconnaître la loi pour l'homme distincte de la loi pour les choses pourra avoir raison de la conspiration naturaliste contre la civilisation. »

Tout cela pourrait être contresigné par un positiviste. Mais celui-ci saurait sur quoi il s'appuie.

Et « l'union internationale » spirituelle que réclame M. Irving Babbitt, n'est-ce point la ligue universelle que projetait A. Comte « de tous ceux qui ont une religion contre les barbares qui n'en ont pas » ?

#### AUGUSTE COMTE ET LA PSYCHOLOGIE.

Du D<sup>r</sup> Maurice de Fleury, dans *le Figaro* du 19 août :

« Ayant en mains les grands détraquements de la machine cérébrale, les ayant bien compris et, ce qui est essentiel, les ayant bien classés, la psychiatrie moderne suivant le bon chemin qu'avait marqué le génie d'Auguste Comte — si les maladies mentales, disait-il, se produisent en vertu des mêmes lois que les phénomènes normaux, quel parti les savants ne devraient-ils pas en tirer ! — la psychologie moderne reconstitue l'état normal et désigne avec fermeté les éléments vraiment constitutifs d'une âme. »

---

ON ne saurait terminer la révolution avec les doctrines qui l'ont commencée. Ce qui servait alors à détruire ne peut aujourd'hui servir à construire.

## CONTROVERSES ET DISPUTES

---

### A. COMTE ET LA SOCIÉTÉ DES NATIONS.

Notre Maître eût dénoncé la funeste imbécillité de la conception de légistes qu'est l'actuelle Société des nations. Il n'eût pas épargné les soi-disant « pacifistes » et les démocrates qui ont désorganisé l'Europe et alimenté, avec la bave de leurs discours, la source des conflits sanglants. Cela ressort de toute son œuvre, et principalement des pages où il a traité plus spécialement la question.

Dans un article de *Paris-Midi* du 27 août, sur « quelques illusions », M. Georges Guy-Grand en donne cet aperçu :

« Ces illusions sur la vertu pacificatrice de la seule industrie, qui ont eu tant de succès jusqu'à une époque toute récente et dont il n'est pas sûr que nous soyons guéris, il s'était trouvé, dès le début de l'ère du machinisme, un penseur pour les dénoncer. C'est ce grand Auguste Comte, la plus forte tête philosophique française du dix-neuvième siècle avec Renouvier et au-dessus de lui, mais qui gâta par un mysticisme morbide le plus beau génie constructeur. Dès 1825, il mettait en garde les lecteurs du *Producteur* contre « les fausses conceptions politiques représentant les relations de peuple à peuple comme suffisamment régularisées par cela seul que les diverses nations seraient parvenues à la vie purement industrielle ». Pour que l'ordre industriel succède à l'ordre militaire, il faut que les nations voient leurs « impulsions temporelles subordonnées à une doctrine morale commune, établie et maintenue par un pouvoir spirituel quelconque ». Ainsi pourra s'opérer « la réunion de tous les peuples européens, et en général du plus grand nombre de nations possible dans une même communion morale ».

« On reconnaît, formulée dès les premiers écrits du philosophe, cette théorie du « pouvoir spirituel » que Comte, plus tard, développa dans sa *Politique*. Poussée à l'excès et appliquée sans ménagements par une autorité dictatoriale, elle est bien dangereuse, car elle risquerait d'étouffer toute liberté de penser. C'est pourquoi Proudhon se cabrait et Stuart Mill dénonçait dans le positivisme orthodoxe une nouvelle inquisition intellectuelle. On ne peut plus imposer de haut une doctrine morale unique. Mais il n'en est pas

moins vrai que si, avant d'atteindre à cette zone de diversité et de liberté où chaque être exprime sa nature propre, les nations comme les classes ou les individus ne cherchent pas à s'accorder sur quelques principes communs de droit public, aucun ordre international n'est possible. Il faut d'abord, puisque nous sommes dans une ère industrielle, réaliser l'accord des intérêts; mais les intérêts ne se disciplineront que s'ils subissent la poussée d'une forte contrainte collective. C'est ce que Comte appelait un pouvoir spirituel. C'est ce qu'on peut nommer plus modestement, et d'un mot qui exprime mieux la discipline volontaire, un *esprit public*. Sans esprit public qui impose les principes communs tout en respectant les libertés individuelles, aucun ordre ne sera durable. C'est à constituer cet esprit que la presse de tous les pays devrait travailler. Elle en est loin ».

Malheureusement, comme on le voit, M. Guy-Grand n'a qu'une connaissance superficielle de l'œuvre de Comte. C'est ainsi qu'il peut parler du « mysticisme morbide » de Comte. Il a feuilleté quelques volumes quand il a eu un cours à préparer ou un article à bâcler; mais il faut plus pour s'en pénétrer et comprendre. M. Guy-Grand ne peut non plus se dégager des nuées de la métaphysique révolutionnaire et universitaire. « Liberté de penser », qu'est-ce que cela signifie? Voilà bien « le mysticisme morbide » des mots gris-gris. Comte fait observer qu'il n'y a pas de liberté de penser en arithmétique. Il y en a moins encore en sociologie, en morale, en religion. Alors?

Reste la « liberté spirituelle » qui, elle, dans un état de transition, est positive. Elle désigne la loyale concurrence, la confrontation des doctrines, sans intervention de la force, de la contrainte ou de la faveur temporelle.

« Quelque abusive que doive devenir la libre discussion dans un milieu dépourvu de convictions quelconques, dit Comte, il faut toujours la respecter comme nécessaire à l'avènement de la discipline intellectuelle et morale qui réglera son cours ultérieur. »

Mais cette liberté-là, M. Guy-Grand, qui est orfèvre, entendons professeur de l'Université, n'en veut pas, car elle implique la suppression du budget de l'instruction publique, de tous les budgets théoriques.

Dans la suite de son article, M. Guy-Grand prétend que

Proudhon est l'antithèse de Comte et « poussa aussi loin les excès de la liberté que le fondateur du positivisme ceux de l'unité ». Autre erreur. Ceux qui sont familiers avec ces deux grands esprits savent qu'ils s'accordent sur le fond et poursuivent le même but. Néanmoins, on ne saurait comparer leurs grandeurs. La gloire est pour Proudhon de s'être rencontré parfois avec Comte, c'est-à-dire avec le bon sens systématisé.

#### LES DIVAGATIONS D'ALAIN.

M. Chartier, comme M. Guy-Grand, est professeur et journaliste ; mais ce ne sont pas les mêmes pages de l'œuvre de Comte qu'ils ont lues. On en jugera.

Depuis quelque vingt ans, soussignant « Alain » — parce que Chartier — celui-ci écrit des « libres propos » que publie, sans se soucier de la santé mentale de ses lecteurs, un journal de Rouen. Mais pour que la postérité ne l'oublie point, Alain prend soin de réunir ces articles dans un cahier hebdomadaire.

C'est ce qui nous a permis de savourer ce trop « libre-propos » du 21 juin. Onc ne vis tel bafouillage de pédant :

« Je reçois un *Bulletin Auguste-Comte*, daté d'Homère 133, qui est février 1921. Je m'y jette dans un mouvement de confiance et d'espérance que l'on peut deviner. Presque aussitôt je m'en retire. Il faut pourtant se délivrer de l'humeur ; et comment faire sa paix avec le genre humain si on ne la fait d'abord avec des amis si proches, quoique inconnus ? Mais examinons.

Je trouve d'abord à disputer. On sait que Comte, tenant devant ses yeux l'immense suite de la préparation occidentale, prononce que le temps des guerres est dépassé. L'activité guerrière, d'abord conquérante avec Rome, ensuite défensive avec la Féodalité, fait place à l'activité industrielle qui définit les puissances et les conflits des temps modernes. Un si grand changement ne pouvait se faire en un jour. Du moins, dès le milieu du précédent siècle, le penseur positiviste annonce que la guerre sera de plus en plus subordonnée à l'industrie, soit dans l'organisation intérieure, soit dans les rapports extérieurs des nations. Sa forte espérance autant que son pénétrant jugement efface donc cet esprit de guerre, cette âme de guerre qui fut si longtemps le centre et le soutien de toute énergie virile. La paix n'est plus un rêve généreux ; on peut penser la paix ; elle se dessine partout dans le jeu même des forces, par

l'accroissement du patrimoine humain, qui est science, par l'organisation du prolétariat, par la nature même de l'armement moderne qui réduit les violents à obéir aux savants. Voilà donc un passage et une prise pour l'action des pacifiques, qui peuvent seconder et accélérer ce changement naturel, et faire ainsi l'économie d'une ou deux convulsions de l'esprit militaire survivant. Beau texte à réflexions maintenant. Mais la guerre a poussé son cyclone parmi ces fortes pensées. Ces disciples-ci ont fui en débandade. Le fait fut trop fort pour eux.

« Esprits inquiets, instables, qui renient une idée de cette puissance à la première sommation. Sommation brutale, j'en conviens. Mais que prouvent ce bruit, ces ruines, ces massacres? Si ce qui est effrayant fait preuve, tout est réglé. Non; tout n'est pas réglé ».

« Défions-nous des passions, en cette rencontre. L'idée c'est notre arme. En ce moment critique ne jetons pas l'idée. »

Il suffit de renvoyer M. Chartier aux citations de Comte que son collègue Guy-Grand a faites à ce sujet et que nous venons de reproduire. Il y en a beaucoup d'autres, plus décisives encore, notamment celle-ci, qui montre ce que Comte entend par le régime industriel, c'est-à-dire pacifique : « Aux yeux de la Société positiviste, l'organisation normale de l'industrie moderne exige d'abord la reconstruction des opinions et des mœurs, d'après la libre adoption d'une doctrine universelle, propre à régénérer l'éducation générale, et à faire surgir, dans tout l'Occident, une nouvelle autorité spirituelle, arbitre des conflits industriels. Les graves perturbations pratiques récemment suscitées, en France, par une tendance métaphysique à prescrire légalement ce qui doit être surtout réglé moralement, nous ont spécialement confirmés dans cette conviction fondamentale. »

Enfin, le fondateur du positivisme n'a jamais laissé entendre, comme les nocifs nigauds de pacifistes, que le sentiment patriotique est le principal obstacle à la paix du monde. Au contraire, il considère son approfondissement comme un élément de l'ordre humain : « Le patriotisme proprement dit, réduit même au simple civisme, ne cessera jamais de constituer le degré le plus usuel du vrai sentiment social. Car, si d'un côté nous tendons à multiplier autant que possible nos relations sympathiques, nos affections, d'une autre part, ne restent assez énergiques que si leurs objets peuvent être conçus d'après un commerce habituel. » Que les pauvres

enfants qui reçoivent l'enseignement de ce Chartier sont donc à plaindre ! Sait-on à quelle cause celui-ci attribue l'épouvantable massacre de 1914-1918 ? Non ! aucun pensionnaire de la Salpêtrière ou de Bicêtre n'imaginerait une si cocasse Bêtise. Il y faut, avec un cerveau embrumé par toutes les fumées toxiques de la métaphysique, l'infatuation du scribouillard qui s'efforce à la profondeur et à l'originalité.

Voici. C'est pour montrer leur courage, c'est « pour l'honneur seulement » que des millions d'hommes se sont entretués. Et voilà pourquoi les pacifistes sont idiots. Du moins, c'est ainsi que M. Chartier a « lu cette grande convulsion d'après l'idée même de Comte ». C'est ainsi, répète-t-il, fier de sa trouvaille, « que je lis l'événement terrible ; et j'invite à le lire aussi ». Je jure que cela est écrit sérieusement, pour notre joie, par M. Chartier dans son « libre propos » du 21 juin 1921. Et c'est énaurme !

Et ces deux pages se terminent par ceci, qu'il faut non plus oublier :

» En tournant les pages de ce *Bulletin* [Auguste Comte] qui prétend à l'honneur de penser, j'y trouve, avec le mot injurieux que je n'écrirai point, de folles déclamations sur « la colossale ineptie de la fourbe teutonne ». Et je jette le livre sans colère ; je voudrais dire sans mépris. »

Rappelons qu'il s'agit ici de notre note sur l'« espionnage boche et le positivisme », où nous exécutions, sans mitaine, un abject individu, traître et espion à la solde de l'Allemagne, qui, avant la guerre, s'était introduit dans les groupes positivistes. Mais Alain, qui est plein de « mépris » pour une publication sérieuse, honnête et désintéressée comme ce *Bulletin*, ne saurait admettre qu'on « injurie » un espion boche, ni la « fourbe teutonne ». Et tous nos pacifistes sont ainsi. Ils nous assourdissent avec leurs homélies sur les bienfaits de la paix ; mais ils aiment et favorisent par leurs actes toutes choses et gens qui provoquent, préparent et font la guerre.

#### DU POUVOIR SPIRITUEL.

Si, à propos de la Société des nations, M. Guy-Grand a mieux compris Comte que M. Chartier, celui-ci a mieux

compris que celui-là le pouvoir spirituel. En vérité, grâce à Comte, d'une vingtaine d'universitaires on parviendra à extraire un grain de bon sens social.

Hormis la forme affectée, il n'y a rien à reprendre de ce propos :

« Il y a un pouvoir spirituel. J'aime assez à tourner une ou deux fois autour de la statue d'Auguste Comte, sur la place de la Sorbonne. C'est là que je fais mes prières. Cette forte tête bien assurée et largement arrondie sur l'arrière du cou, c'est mon dôme et ma basilique. Non que je croie en lui comme d'autres au pape; seulement je l'ai lu. Il me plaît de considérer cette forte attache de l'esprit au corps qui ramène le front calculateur. Il est remarquable que, lorsque l'arrière de la tête est comme oubliée dans l'humaine architecture, le front salue déjà. Cette forme fait un geste. La forme de Comte ne fait point ce geste. « Le directeur de la *Revue Occidentale*, écrivait-il, est aujourd'hui le seul des penseurs qui n'ait fait aux pouvoirs publics aucune concession dégradante ». Je cite de mémoire; il faudrait retrouver ce texte, et ce n'est pas difficile; mais il aurait fallu le graver sur le socle; cela, c'était un peu plus difficile. Cette forte idée, que l'esprit ne doit point obéissance, ni respect d'aucune sorte, est une de celles qui effrayent. Les pouvoirs sont arrêtés net là devant et renvoient leur caporal et ses quatre hommes... »

« Comte est le premier et peut-être le seul qui ait apprécié impartialement l'immense entreprise catholique, d'après laquelle un simple prêtre, son catéchisme en main, peut dire au plus puissant roi de la terre : « Si tu ne te repens pas, je ne puis pardonner; si tu ne restitues pas, je ne puis pardonner ». Toutes les belles choses sont difficiles; le pouvoir spirituel périt en cette première démarche par son succès même; il eut aussitôt plus de force que de sagesse; et dès que l'esprit contraint au lieu d'éclairer, il n'est plus l'esprit. La première condition de ce genre de pouvoir est de ne rien pouvoir, hors penser et juger. »

Fort bien senti. Mais ceci est mieux encore :

« Je frémis à la pensée de ce qu'Auguste Comte aurait à me dire, s'il revivait et jetait les yeux sur mes improvisations. Je dirais bien... : « Ne me ménagez pas, frappez dur ». Mais ce sont des jeux virils. Occasion de mesurer le pouvoir spirituel. »

Comme M. Chartier vient de le vérifier, nous ne l'avons pas ménagé et nous avons frappé dur. Moins pourtant que

ne l'eût fait notre Maître. M. Chartier a ainsi l'occasion de mesurer la part de pouvoir spirituel qu'exerce ce *Bulletin*. Nous ne voulons pas la mort du pécheur. Nous l'appelons au repentir. Et s'il est vraiment trop endurci, nous ne lui demandons qu'une chose, c'est de ne plus mêler Comte et le positivisme à ses divagations quotidiennes. Mais est-il si difficile pour un intellectuel d'étudier et de méditer le *Système de politique positive*, l'*Appel aux Conservateurs* et la *Synthèse subjective*? — Six volumes en tout.

#### LITTÉRATURE ET POSITIVISME.

Dans la grande revue catholique, *le Correspondant*, du 25 octobre, M. Paul Guiton révèle l'écrivain toscan Giovanni Papini, — un nouveau converti il va sans dire.

Le « plein ciel de la poésie » lui fut ouvert par ce vers de Walt Whitman :

« Il y avait un enfant qui sortait chaque jour, Et à peine apercevait-il un objet, allez! il se changeait en cet objet. »

En vérité, il est des grâces d'état. Mais quelles inspirations y trouve M. Papini? Voici les meilleures que peut citer son apologiste :

« Il y a un chant au dedans de moi qui ne pourra jamais sortir de ma bouche — que ma main ne saura écrire sur aucun morceau de papier.

« Il y a un chant au dedans de moi que je dois écouter moi seul — que je dois souffrir et supporter moi seulement. »

Et ceci, qui est, paraît-il, « un joli portrait de petites filles ».

« Yeux couleur de rhum dans le verre qui brille,  
« Yeux couleur du matin réfléchi dans l'eau tranquille,  
« Yeux-passion de mon aînée,  
« Yeux-plaisir de ma cadette... »

Nous trouvons l'équivalent dans toutes nos petites revues. Cet « esprit étonnant » est surtout littéraire. Il ne dépasse pas le talent fabriqué en série de la gendeletterrie.

Sa particularité, c'est de viser à la synthèse, qui est la noblesse de l'intelligence. Mais il n'aborde la philosophie que

par l'émotif, il n'atteint l'idée que par l'expression verbale. Il formule pour penser. C'est, proprement, un verbo-moteur écrivain. Nous avons indiqué, dans *Aux jeunes gens* (p. 57-58), que c'était la marque de la propension des lettrés à se convertir. On la trouve chez un Ch. Péguy, un Ch. Morice, un Claudel, etc... De même la conversion d'un Georges Sorel ne nous surprendrait pas.

Giovanni Papini a commencé par « jeter bas » toutes les philosophies actuelles, y compris le positivisme.

Mais il convient, ici, de citer M. Paul Guiton. C'est une démonstration par l'exemple qui dispense de longs commentaires :

« On a fait souvent à Papini le reproche de n'avoir lu ni Kant ni Hegel à l'âge où il entreprenait de les démolir. C'était mal comprendre ses intentions : il indiquait simplement les raisons personnelles pour lesquelles il ne pouvait aller ni à l'un ni à l'autre. Plus efficaces apparaissent ses attaques à Comte et à Spencer. Il est vrai que là il avait la partie belle. Papini est le plus antipositiviste de tous les hommes. Aussi quelles nasardes à l'un et à l'autre !

« Il définit Comte : *un messie qui a étudié les mathématiques*. Comte voyait que la Révolution avait détruit sans reconstruire : elle n'avait pas eu le temps d'ordonner ses éléments nouveaux. C'est ce qu'il voulut entreprendre :

« C'est pourquoi il ne fut pas, comme quelques-uns aujourd'hui « le croient ou veulent le faire croire, l'opposant catégorique de « l'œuvre révolutionnaire qui le précéda, mais l'ordonnateur des « résultats de la critique et de la révolution, celui qui transforma « la négation en affirmation, l'arme pour la bataille en joug pour « la paix, la hache du destructeur en crosse de grand-prêtre. »

« Dans la nouvelle religion, le culte de Dieu sera remplacé par celui de l'Humanité. *Vivre pour autrui*, tel sera le commandement. Et on ne pourra y satisfaire que par la science, la science positive, la seule vérité concrète, réelle, tangible, indiscutable qui soit donnée aux hommes, car rien n'est plus indiscutable qu'un théorème d'Euclide. Donc, ramener dans le cadre de la science positive les branches du savoir qui n'y sont pas encore, et foin de la métaphysique, du mystère, de l'incompréhensible, de l'irrational. Mais, fait remarquer Papini, le malheur voulait que le père du positivisme soutint quelques unes des doctrines les moins positives qui se puissent concevoir. Il voulait l'unité, et l'expérience de tous les jours ne nous montre que le divers. Il remplaçait Dieu par la

Loi en affirmant l'intangibilité dogmatique des théorèmes d'Euclide, or rien n'est plus relatif que la science. Bien plus : les pères des sciences physiques modernes, que Comte considère comme positives par excellence, furent à peu près tous des théologiens et quelquefois des visionnaires : c'est Napier, c'est Newton, qui tous les deux commentent l'*Apocalypse*; c'est Otto de Guericke, qui essaie de concilier Josué et Copernic; c'est Pascal, Leibniz, Euler, Maupertuis et enfin Kepler, lequel croyait à la sorcellerie. Or, à bien considérer les choses, ils ont mis beaucoup de mystique dans les sciences qu'ils ont découvertes. On a pu dire qu'ils avaient inventé un nouvel Olympe moins beau et moins gai que l'ancien. Et Comte, au fond, leur ressemble : il a quelque chose du théologien. Il voulait, par exemple, imitant le catholicisme, fonder une sorte de sacerdoce laïque avec une élite intellectuelle. Naïveté s'il en fût, car les intellectuels sont en général peu faits pour réussir dans l'action, et partant pour diriger. Ils sont trop sollicités par l'apriorisme rationaliste et par leur dialectique symboliste. C'est avec raison que le sens populaire se défie d'eux. Comte, de plus, méconnaissait le côté le plus profond de la religion catholique qu'il prétendait imiter et qui est l'affirmation d'un mystère supérieur à l'homme, d'où la force et la diffusion de sa doctrine. Le positivisme de Comte est bien peu de chose en comparaison :

» Son évangile est celui de la petite bourgeoise à moitié cultivée « et à moitié humanitaire. Prêché en France, ses meilleurs disciples se retrouvent dans les romans d'un grand Français, dans « Gustave Flaubert. Ce sont, pour qui l'ignorerait, MM. Homais, « Bouvard et Pécuchet. »

« Après avoir ainsi déblayé le terrain, Papini se débarrasse en un tournemain d'Herbert Spencer. Sans doute il écrivait aux environs de 1905, alors que beaucoup de gens prenaient encore la sociologie au sérieux. Il n'y avait tout de même pas grand mérite à démolir ce qui n'existait pas. C'est pourquoi nous terminerons là l'examen du *Crépuscule des Philosophes*. Dans ce premier ouvrage, Papini faisait preuve d'une dialectique redoutable, fort déliée, habile à saisir les points faibles d'un raisonnement et à le désarticuler à coup de traits mordants. Tous portaient. Il faisait de la figure qu'il se prenait à boxer une chose à lui, une récréation vivante et précise; tellement qu'il est fort difficile, après l'avoir lu, de douter qu'il ne puisse avoir raison sur tous les points. La langue s'annonçait à la fois merveilleusement souple et vigoureuse : un instrument de grand polémiste. »

Certes, dans cet entrechoquement de mots-idées, il y a des phosphorescences, et des échos qui, parfois, sont justes. Mais

il semble bien que Papini ne connaisse pas beaucoup mieux Comte que Kant et Hegel.

C'est d'ailleurs cette ignorance seulement qui permet d'admettre qu'il n'est pas absolument dépourvu d'aptitudes philosophiques. Car, s'il avait lu Comte, s'il avait entrevu le phare resplendissant qu'est la synthèse subjective, il n'eût pu, après toutes ces destructions verbales, aboutir à cette pauvre idéologie pour clergyman inquiet et vieilles filles spiritées qu'est le pragmatisme. Ce qui vaut à M. Papini le bénéfice de cette hypothèse favorable, c'est qu'il s'est détourné des tables tournantes de William James et de Bergson pour aller franchement au catholicisme.

Et voici comment. C'est un curieux document psychologique du converti littéraire.

« Ma crise chrétienne a commencé en 1916, écrit-il, sous l'impression de la guerre et de la relecture de Tolstoï et de Dostoïewsky. L'étude de l'histoire m'a reporté à l'Évangile, l'Évangile m'a reconduit au Christ, et le Christ à l'Église. Mes premiers articles chrétiens sont de 1919. J'ai commencé l'*Histoire du Christ* en août 1919, et je l'ai terminée en 1920 au mois d'octobre ».

Notons-le. Dès qu'il a trouvé le havre pour son âme en dérive, il ne s'attarde point à méditer, à se repentir, à prier, — il écrit. Il voit surtout dans la foi des facilités nouvelles pour accomplir l'œuvre qu'il porte en lui.

L'Église a raison d'être fière de ces conversions. Mais celles-ci, en magnifiant son glorieux passé, ne sauraient lui transfuser un sang nouveau qui la ranimerait.

L'avenir, la vie est au positivisme.

---

Les révolutionnaires sont finalement devenus les plus arriérés de tous les occidentaux sans cesser d'être les plus perturbateurs.

*Auguste Comte*

## LE MOUVEMENT POSITIVISTE

---

### LES AFFICHES DU GROUPE AUGUSTE-COMTE.

Nous avons fait apposer, dans les cinquième et sixième arrondissements de Paris, trois affiches. La première était l'annonce de notre entreprise. Voici le texte de la seconde.

#### L'IMMENSE QUESTION DE L'ORDRE

Dans les États comme dans l'Humanité, rien ne l'éluide, rien ne supplée sa solution : l'éloquence, les désirs, le canon ni l'argent.

Est-ce un parlement des nations qui la résoudra? — Folie! Ce qui a désagrégé la France ne reconstituera pas l'Europe. *Le parlementarisme, a dit A. Comte, est un régime d'intrigue ou de corruption où la tyrannie est partout et la responsabilité nulle part.* »

#### La discussion, c'est l'anarchie.

Et l'anarchie, c'est le fatal recours à la violence, c'est la guerre. N'attendons pas autre chose de la parlote qui se prétend « société » des nations.

#### La paix est dans l'ordre.

Et l'ordre est dans l'unité. Il y faut la doctrine unifiante, qui, à l'encontre des funestes dogmes révolutionnaires, organise la soumission et nous enseigne à vivre pour et par autrui. Cette religion du bon sens systématisé, de la bonté réfléchie et active,

#### C'est le positivisme.

Le Groupe Auguste-Comte, en principe, ne fait pas de propagande orale. Nous crevons du bavardage et de l'histrionisme. Nous voulons seulement attirer l'attention intelligente de la jeunesse studieuse sur l'œuvre régénératrice du plus grand des philosophes.

Notre Librairie et notre Bibliothèque de lecture sur place et à domicile tiennent à la disposition de tous ceux qui consentent à accomplir cet effort de comprendre, toutes les œuvres d'Auguste Comte et de ses disciples.

## BIBLIOGRAPHIE POSITIVISTE

### I. — Ouvrages positivistes ou intéressant directement le positivisme.

PROF. EZIO BARTALINI. — *Auguste Comte*, in-16, 74 p., 5 liras, libreria editrice « la Pace », Genova.

— *La Religione dell'Umanità*, in-16, 60 p., 5 liras, « la Pace », Genova.

### II. — Ouvrages de critique ou de culture générale.

LOUIS MAILLARD. — *Mise au point des hypothèses cosmogoniques*, Rapport au Congrès international des mathématiciens, Ed. Privat, éd. Toulouse.

J. DANISZ. — *La Genèse de l'énergie psychique*, in-8°, 296 p., 6 fr., Baillière, éd.

DENERÉAZ. — *L'Évolution de l'art musical*, 30 fr., Alcan, éd.

L. DESCOUR. — *Pasteur et son œuvre*, in-8°, 10 fr., Delagrave, éd.

DUTOIT. — *L'Énergie universelle*, in-16, 5 fr., Alcan, éd.

EDDINGTON. — *Espace, temps et gravitation. La théorie de la relativité généralisée dans ses grandes lignes*, in-8°, 426 p., 28 fr., Hermann, éd.

HENRI FAYOL. — *L'Incapacité industrielle de l'État : les P. T. T.* in-8°, 119 p., 5 fr., Dunod, éd.

FOURNIER FABRE. — *Le choc suprême ou la mêlée des races*, in-8°, 8 fr., Calmann-Lévy, éd.

GOLDZIEHER. — *Le Dogme et la loi de l'Islam*, in-8°, 325 p., Geuthner, éd.

GUGLIELMO FERRERO. *La Ruine de la civilisation antique*, in-16, 7 fr., Plon, éd.

H. L. GANTT. — *Travail, salaires et bénéfices*, in-8°, 12 fr.

RENÉ GUÉNON. — *Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues*, in-8°, 346 pp., 12 fr., M. Rivière, éd.

GEORGES GOYAU. — *La Pensée religieuse de Joseph de Maistre*, in-16, 7 fr., Perrin, éd.

ABAUZIT, BELOT, BOUGLÉ, DURKHEIM. — *Le Sentiment religieux à l'heure actuelle*, in-8°, 10 fr., 50, Vrin, éd.

LÉON ABENSOUR. — *Histoire générale du féminisme, des origines à nos jours*, in-18, 7 fr., Delagrave, éd.

HENRI D'ALMÉRAS. — *Le Mariage chez tous les peuples*, in-16, 15 fig., 5 fr., 75, A. Costes, éd.

G. BELOT. — *La Conscience française et la guerre*, in-8°, 8 fr., F. Alcan, éd.

HECTOR BERLIOZ. — *Le Musicien errant, correspondance 1842-1852*,

- publiée par Julien Tiersot, in-18, 400 p., 4 fr. 55, Calmann-Lévy, éd.
- GAETAN BERNOVILLE. — *Minerve ou Belphégor*, in-16, 7 fr., Bloud, éd.
- H. BERR. — *L'Histoire traditionnelle et la synthèse historique*, in-16, 7 fr. F. Alcan, éd.
- BOURGUÈS et DEMEREAZ. — *La Musique et la vie intérieure*, in-8°, 983 exemples, 19 tableaux, 50 fr., Alcan, éd.
- ÉMILE BRÉHIER. — *Histoire de la philosophie allemande*, relié, 4 fr., Payot, éd.
- TESTIS. — *L'Œuvre de la France au Levant*, in-8°, 92 p., 5 fr., Roger, éd.
- G. URBAIN. — *Les Disciplines d'une science. La Chimie*, in-16, 350 p., 10 fr., O. Doin, éd.
- ROHDAN WINIARSKI. — *Les Institutions politiques en Pologne*, 15 fr., Picart, éd.
- GEORGES BATAULT. — *Le Problème juif. La renaissance de l'antisémitisme*, in-16, 7 fr. 50. Plon, éd.
- PIERRE CHAMPION. — *Procès de condamnation de Jeanne d'Arc*, 2 vol. in-8°, de 448 et 542 p., 9 planches, 50 fr., Champion, éd.
- JEAN EPSTEIN. — *La Poésie d'aujourd'hui. Un nouvel état d'intelligence*, in-16, 8 fr. *La Sirène*, éd.
- LOUIS LE CARDONNEL. — *Sainte-Thérèse*, in-16, 8 fr., Crès, éd.
- D<sup>rs</sup> NOBECOURT et SCHREIBER. — *Hygiène sociale de l'enfance*, 608 p., 130 fig., 30 fr., Masson, éd.
- J. PAYOT. — *La Conquête du bonheur*, in-8°, 10 fr., Alcan, éd.
- EDMOND PICARD. — *Les Constantes du Droit. Instituts juridiques modernes*, in-18, 7 fr. 50., Flammarion, éd.

### III. — Périodiques.

#### ARTICLES POSITIVISTES OU TRAITANT DU POSITIVISME.

- LA REVUE POSITIVISTE INTERNATIONALE. — N° 5, septembre 1921. — Séance du Comité positif occidental (p. 65). — *M. Boll, C. Hillemann*, Autour de nos idées (p. 96). — Bulletin de France (p. 123). — Bulletin d'Angleterre (p. 136).
- N° 6, novembre 1921. *P. Grimanielli*, L'idéologie démocratique et la politique positive (p. 141). — *Marcel Boll et Donald G. Munroe*, Le positivisme aux États-Unis (p. 164). — Bulletin de France (p. 168).
- LE MERCURE DE FRANCE. — 15 octobre 1921. — *Jules de Gaultier*, La philosophie de la relation (p. 289).
-

## LES LIVRES QUI FONT PENSER

---

*Pensées d'automne* : I. *L'Amour, les Femmes*; II. *Déclin des Illusions démagogiques, la Politique*, par Achille TOURNIER, 2 vol. in-16, 335, 318 pages, 7 fr. 50 chacun, Victorion, éd. — Si l'on était en des temps plus aimables, je m'attarderais plus volontiers aux fines remarques du premier volume qu'à l'austère enseignement du second. Hélas! il nous faut guérir ou périr, et « l'immense question de l'ordre » reste notre exclusive préoccupation. Néanmoins, je tiens à relever dans le charmant premier volume la reproduction d'une grave erreur de M. Gustave Le Bon. Comme tous les penseurs « originaux et profonds » contemporains, M. Le Bon doit le meilleur de sa profondeur et de son originalité à Comte. Il n'importe. Comte n'avait rien d'un gens-de-lettres. Il n'admettait pas la « propriété » intellectuelle. L'essentiel, c'est que les saines idées se propagent. Mais ce qui n'est pas admissible, c'est qu'après avoir pillé l'œuvre du Maître, on présente une fausse image de sa doctrine. Voici la citation : « Une société dirigée par un aréopage de savants, de professeurs comme le rêvait Auguste Comte ne durerait pas six mois... ». Or c'est là une fantaisie de Renan. On ne trouvera rien qui la justifie dans l'œuvre de Comte; mais, au contraire, des arguments autrement puissants que ceux de M. Le Bon pour la condamner. Le principe dominant de la Politique positive, c'est la séparation des pouvoirs. Pour conseiller, il ne faut pas gouverner. Pour gouverner, il ne faut pas enseigner. Aucun autre pouvoir aux intellectuels que celui de l'esprit. Enfin, la religion positive n'est point celle de la science, mais la religion de l'Humanité. Comte? — Nul n'a réfuté plus fortement le scientisme. Nul n'a mieux démontré l'inutilité et l'impossibilité d'une synthèse objective. Et cela, dès ses premiers écrits.

Il est surprenant que M. Tournier s'y soit trompé. En tout cas son ouvrage est nourri de positif.

Surtout *Le déclin des illusions démagogiques*, qui a, au surplus, la valeur d'un témoignage.

Pendant plus d'un quart de siècle, comme préfet, M. Tournier a vu de près notre mécanisme gouvernemental. Quel réquisitoire! Encore le reconnaît-il : « Pauvre Epictète administratif, je n'ai pu dire que la moitié de ce que je pense et pas le quart de ce que j'ai vu ».

C'est une vérification des aperçus fulgurants du *Système de politique positive* sur le régime électif et parlementaire. Dans ce somptueux parterre, il n'y a qu'à cueillir au hasard. Chaque pensée révèle un esprit extrêmement délié, hautement politique, et qui, sous un régime d'ordre, eût dû avoir un meilleur emploi que celui de préparer des élections radicales. « Pas de gouvernement nécessaire, mais des principes nécessaires sous tout gouvernement. — Si chacun pouvait être le supérieur, on n'entendrait jamais parler d'égalité. — Ayant constaté qu'il suffit, pour commander, d'avoir la majorité, la multitude s'imagine qu'il suffit de se compter encore au Parlement pour changer la nature des choses et les lois qui en dérivent. — La plus monstrueuse prétention est celle qui, après avoir exigé des écoles pour tous les arts, des diplômes pour toutes les sciences, des surnumérariats pour toutes les fonctions, des examens pour tous les postes, décide que le seul métier qui peut se passer d'apprentissage est celui qui consiste à faire les lois et à commander aux autres. — En politique, voulez-vous des explications, des remèdes, des solutions : adressez-vous aux ignorants, aux jeunes gens, aux candidats, ils savent tout. — Un député me disait en sortant du Palais Bourbon : « Les empereurs romains se sentaient devenir dieux ; moi, je sens que je deviens fripon ». — Ce que les partis disent les uns des autres, je le pense de tous. — On ne fait jamais plus de lois qu'aux époques où elles ne servent à rien. — On est effrayé de la quantité de gens incapables de diriger leur personne, leur ménage, leurs affaires, ou obéissant à des drôlesses, et qui trouvent très simple d'organiser la société et de commander l'Etat. — On se moque de l'alchimie du moyen âge ; elle n'a cependant jamais conçu une idée aussi irrationnelle que celle qui prétend transmuier l'ignorance et l'aveuglement d'une majorité électorale en compétence et en loi. — Ce que la démagogie déteste dans la richesse, c'est moins peut-être la richesse même que l'indépendance qu'elle confère à ceux qui la possèdent. — Dans les assemblées accessibles à la passion, c'est un grand désavantage de connaître les questions que l'on traite. — Aristophane, qui personnifie le peuple de la démocratie athénienne par le bonhomme Demos, fait dire à ce dernier par un candidat de l'époque : « Cher Demos, brave Demos, fais de moi ton élu fidèle, et je te gratterai dans le dos à l'endroit où ça te chatouille et j'essuierai la chassie de ton œil avec une patte de lapin bien douce ». Cela se passait trente siècles avant les conquêtes de 1789 et le suffrage universel qu'on nous donne comme nouveautés. Ces mœurs politiques conduisirent rapidement cette belle civilisation athénienne à la conquête du Macédonien à demi sau-

vage, puis à l'anéantissement par l'empire romain, à son tour détruit sous le flot des barbares, comme si quelque divinité juste et vengeresse mettait pour terme de la vie des sociétés l'oubli des vertus qui doivent guider les individus, soutenir les institutions et les empires. — Le fanatisme des idées fausses conduit à la scélératesse des actes atroces. — On vient de découvrir à Rome l'ara Pacis, le temple de la paix universelle d'Auguste, paix que cet empereur décréta en l'an XIII de l'ère chrétienne... — Démocratie : révélation nouvelle, formule mystique, mirage. La démocratie ne résoud pas les problèmes, elle les complique elle ne détruit point les tyrannies, elle les déplace. Si l'on parvient à se soustraire au prestige des mots grandiloquents, au charlatanisme des programmes, on constate que le miracle démocratique a surtout consisté à rendre collectif les despotismes qui étaient personnels, anonymes les tyrannies qui étaient nominales, générales les folies qui étaient individuelles, universelles les dilapidations financières, intangibles et irresponsables les pouvoirs responsables, en attendant qu'il fasse internationales les luttes qui ne sont que nationales. »

Livre à lire, à méditer.

G D.

#### NOUS AVONS REÇU :

*Bonaparte au siège de Toulon*, par le commandant NEL, plaquette illustrée, 62 p. in-16, 2 francs (Imp. Mouton, Toulon). — Avec une forte documentation bien ordonnée, le commandant Nel retrace de Napoléon « la plus belle et la plus noble page de sa vie. Il n'est pas une ombre sur cette jeune figure, à ce moment, — il en viendra peut-être plus tard — mais alors, il est à l'âge où l'ambition est d'une parfaite noblesse et exempte de tout calcul ». Malheureusement, il n'est que trop certain que l'ombre est venue, les ruines, le sang... Réservons notre culte pour les héros bien-faisants.

*L'Éternuement et le bâillement dans la magie, l'ethnographie et le folklore médiéval*, par P. SAINTYVES, un vol. in-8, 145 p., 12 fr. 50 (Librairie E. Nourry) — Ouvrage d'érudition assez curieux quoique à tendance occultiste. L'auteur s'est proposé de mettre en lumière une évolution « qui va d'une sorte d'animisme indifférencié à un pluralisme spiritique avec un aboutissement au naturalisme qui n'exclut pas cependant les vues d'une théologie unitaire ». Atchoum !...

## AVIS, COMMUNICATIONS ET CONVOCATIONS

---

### COLLÈGE LIBRE DES SCIENCES SOCIALES.

Les cours du Collège libre des sciences sociales ont commencé le 7 novembre.

Il convient de signaler la série de conférences de M. le Dr Legrain sur « l'hygiène de l'esprit ou la prévention de la folie et du crime » et celle de notre confrère positiviste E. Montarroyos sur « le Brésil, politique, historique et économique ».

On sait que le Collège libre des sciences sociales a été fondé il y a vingt-sept ans sous l'inspiration positiviste par Th. Funck-Brentano et le Dr E. Delbet.

L'idée qui a présidé à la fondation du Collège libre est la suivante : Les doctrines sociales, même les plus opposées, y sont enseignées en toute liberté et leur enseignement est confié autant que possible à ceux qui les représentent avec le plus d'autorité.

L'enseignement est divisé en deux séries. — Deux cours ont lieu chaque jour : le premier de 4 h. 1/2 à 5 1/2, le second de 5 h. 1/2 à 6 h. 1/2.

---

## L'INTERMÉDIAIRE

---

(D. : Demande. — R. : Réponse.)

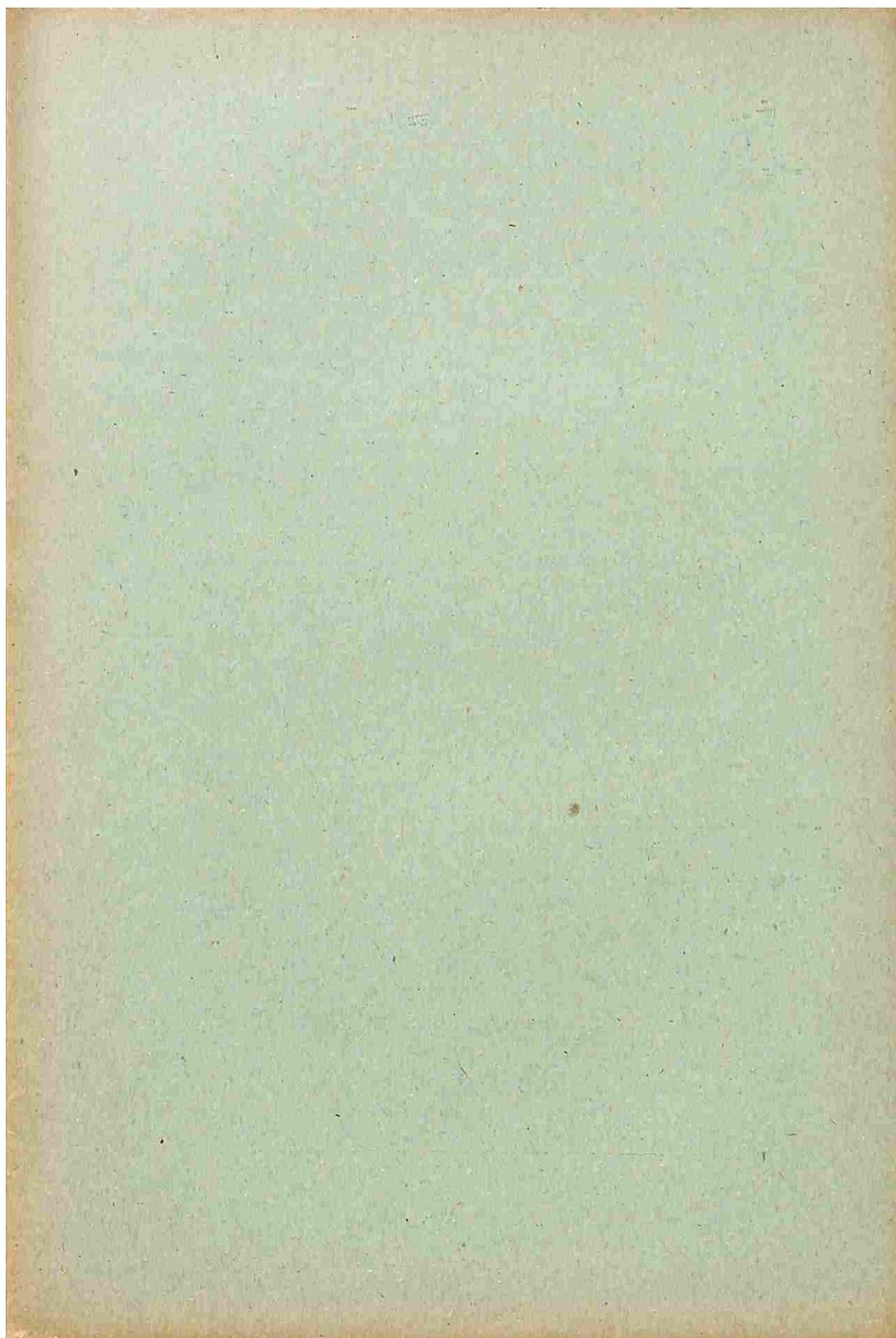
D. 6. — On achèterait le *Nouveau Larousse illustré* en 8 volumes, relié, et la *Grande Encyclopédie*. En bon état.

---

L'Administrateur-Gérant : ALFRED DUBUISSON.

---

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.



## AVIS, COMMUNICATIONS ET CONVOCATIONS

---

### COLLÈGE LIBRE DES SCIENCES SOCIALES.

Les cours du Collège libre des sciences sociales ont commencé le 7 novembre.

Il convient de signaler la série de conférences de M. le Dr Legrain sur « l'hygiène de l'esprit ou la prévention de la folie et du crime » et celle de notre confrère positiviste E. Montarroyos sur « le Brésil, politique, historique et économique ».

On sait que le Collège libre des sciences sociales a été fondé il y a vingt-sept ans sous l'inspiration positiviste par Th. Funck-Brentano et le Dr E. Delbet.

L'idée qui a présidé à la fondation du Collège libre, est la suivante : Les doctrines sociales, même les plus opposées, y sont enseignées en toute liberté et leur enseignement est confié autant que possible à ceux qui les représentent avec le plus d'autorité.

L'enseignement est divisé en deux séries. — Deux cours ont lieu chaque jour : le premier de 4 h. 1/2 à 5 1/2, le second de 5 h. 1/2 à 6 h. 1/2.

---

## L'INTERMÉDIAIRE

---

(D. : Demande. — R. : Réponse.)

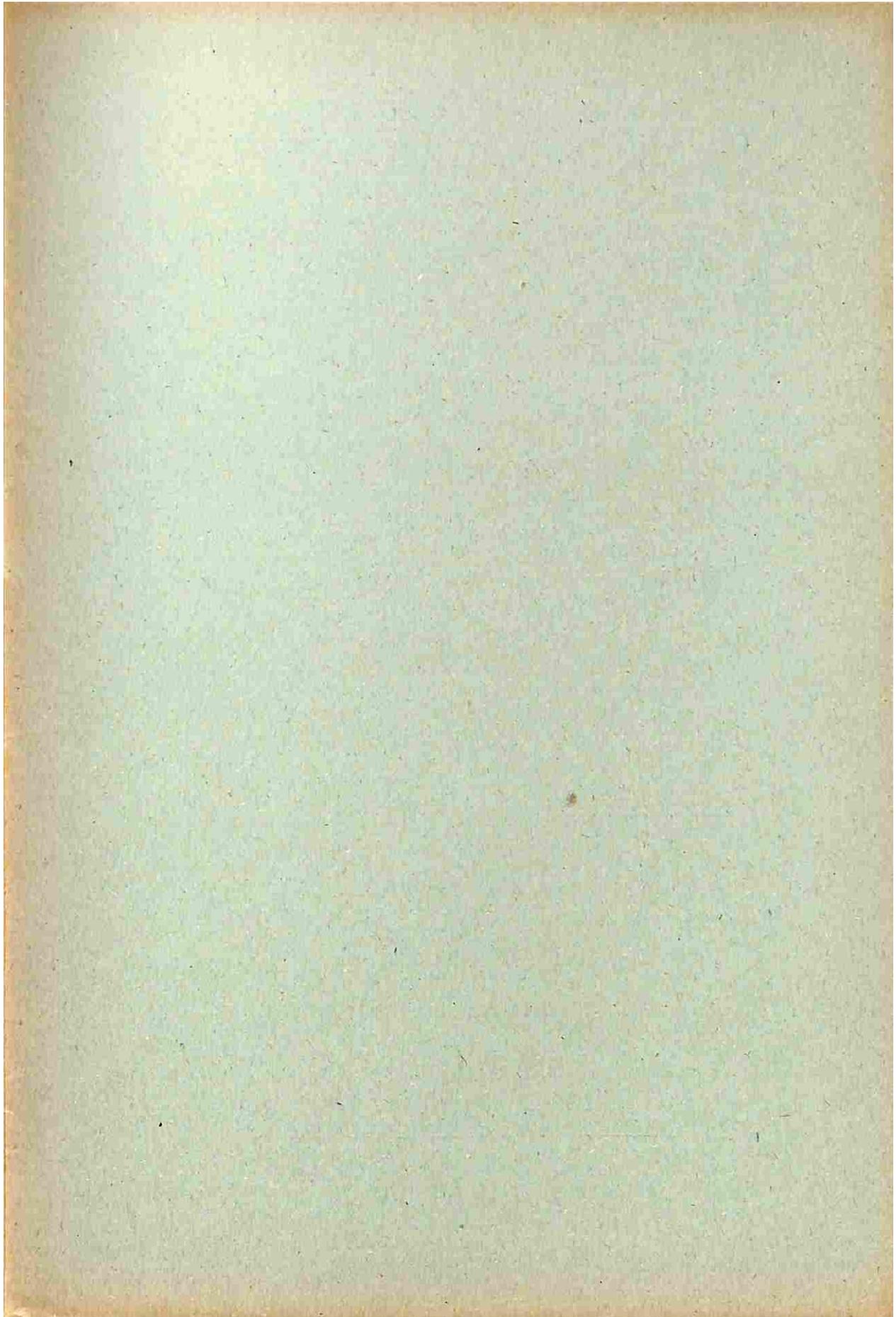
D. 6. — On achèterait le *Nouveau Larousse illustré* en 8 volumes, relié, et la *Grande Encyclopédie*. En bon état.

---

L'Administrateur-Gérant : ALFRED DUBUISSON.

---

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.



# LIBRAIRIE-BIBLIOTHÈQUE

AUGUSTE-COMTE

---

Nous avons dit dans notre déclaration initiale : « Ce sera une *Librairie-Bibliothèque de choix*. Nous n'offrirons que le meilleur. Aucun souci commercial ne nous portera à répandre la peste, c'est-à-dire les livres qu'au sens national, social, moral et humain, auquel nous nous tenons, nous jugeons imbéciles, anarchiques, dépravants et donc pernicieux. »

Ainsi, non seulement les positivistes, mais tous ceux qui s'inquiètent du débordement de boue, d'insanités et de barbarie qui asphyxie et menace de submerger la claire et haute intelligence française, *tous les bons citoyens se feront un devoir d'aider cette entreprise de régénération intellectuelle et morale en nous réservant leurs achats et leurs commandes de librairie, d'abonnements aux Journaux et Revues, etc.*

De notre côté, nous nous efforcerons de les servir rapidement et à leur entière satisfaction.

Notre *Bibliothèque de lecture sur place* est ouverte au public de 10 à 12 heures, de 14 à 18 heures et de 20 à 22 heures, tous les jours ouvrables, et le dimanche, de 9 h. à midi. *Nous recevrons avec reconnaissance les ouvrages utiles à répandre* qu'on voudra bien nous offrir.

---

**Vient de paraître :**

GEORGES DEHERME

---

AUX JEUNES GENS

---

**Un Maître : Auguste Comte**

**Une Direction : Le Positivisme**

Un volume in-16, de 160 pages..... 5 fr.

(Envoi franco sur demande accompagnée d'un mandat ou chèque de 5 fr. à la Librairie-Bibliothèque Auguste-Comte, 16, rue Saint-Séverin, PARIS.)